

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Le missionnaire, le fils déchu, le chef

Serge Bouchard, *Mémoires d'un simple missionnaire*. Le père Joseph-Etienne Guinard, o.m.i., 1864-1965. Ministère des Affaires culturelles, Collection « Civilisation du Québec », 242 pages.

Anthony Apakark Thrasher avec la collaboration de Gérard Deagle et d'Alan Mettrick, *Notre silence a déjà trop duré*, traduction de Louis-Bertrand Raymond, Éditions Bellarmin, 164 pages

Le Chef Dan George, *De tout mon coeur*, traduction de Louis-Bertrand Raymond, dessins de Helmut Hirnschall, Éditions Bellarmin, 95 pages.

Jean-Louis Major

Number 20, Winter 1980–1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40332ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, J.-L. (1980). Le missionnaire, le fils déchu, le chef / Serge Bouchard, *Mémoires d'un simple missionnaire*. Le père Joseph-Etienne Guinard, o.m.i., 1864-1965. Ministère des Affaires culturelles, Collection « Civilisation du Québec », 242 pages. / Anthony Apakark Thrasher avec la collaboration de Gérard Deagle et d'Alan Mettrick, *Notre silence a déjà trop duré*, traduction de Louis-Bertrand Raymond, Éditions Bellarmin, 164 pages / Le Chef Dan George, *De tout mon coeur*, traduction de Louis-Bertrand Raymond, dessins de Helmut Hirnschall, Éditions Bellarmin, 95 pages. *Lettres québécoises*, (20), 50–52.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

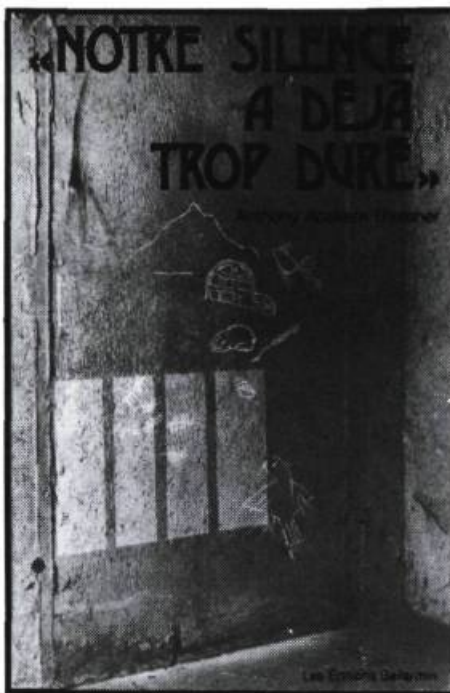
<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Autobiographies

Le missionnaire, le fils déchu, le chef

Mémoires d'un simple missionnaire,
de Joseph-Étienne Guinard, o.m.i.

Notre silence a déjà trop duré,
de Anthony Apakark Thrasher

De tout mon cœur,
de Dan George



Il ne s'agit ni d'un conte ni d'une fable. Chacun des personnages de mon titre est l'auteur-narrateur d'un écrit autobiographique. À leur rencontre je croyais engager un dialogue avec le souvenir, comme à l'accoutumée, mais le chassé-croisé de mes lectures m'a conduit au cœur de civilisations menacées : celle du messianisme catholique dans les *Mémoires*¹ du Père Guinard, celle de l'Esquimau dans le récit d'Anthony Apakark Thrasher², celle de l'Amérindien dans le discours lyrique du Chef Dan George³. En compagnie de chacun de ces personnages, le missionnaire, le fils déchu du peuple Inuit, le chef de la tribu Co-Salish, j'ai vécu de l'intérieur l'affrontement des cultures : insidieux, violent, parfois meurtrier. Anthony Thrasher raconte qu'il se laquait les cheveux avec de la crème Noxema, se brossait les dents avec de la crème à barbe, se lavait le visage avec du rince-bouche et mâchait de la gomme laxative comme si c'était du bonbon : « On pensait que c'était des manières de Blancs », dit-il. Le Père Guinard rapporte qu'en Haute-Gatineau les arpenteurs donnaient des noms nouveaux à des lacs connus par ailleurs et nommés par les Indiens, comme tous les lacs, rivières et ruisseaux de la région. Après quoi ils s'attendaient bêtement à ce que les guides indiens se débrouillent dans tout cela.

Ces mondes qui nous sont étrangers ou qui le sont devenus s'inscrivent pourtant depuis longtemps dans notre discours culturel. L'espace même où ils se juxtaposent et souvent se heurtent, le Nord, est une figure privilégiée de notre imaginaire : Jack Warwick en a étudié la représentation en littérature (*The Long Journey*, 1968 ; traduit en français sous le titre *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, HMH, 1972), Christian Morissonneau en a retracé le cheminement dans l'idéologie du dix-neuvième siècle (*La Terre promise : le mythe du Nord québécois*, HMH, 1978, Collection « Ethnologie »).

Aujourd'hui, le métalangage se donne pour objet ce qui, hier, constituait un système de connotations à même notre langage. L'activité missionnaire a toujours fait partie intégrante du récit historique ; dans l'ouvrage de Nadia F. Reid (*Le clergé et le pouvoir politique au Québec*, HMH, 1978, Collection « Histoire ») elle apparaît liée à une idéologie. Dans le système des actants qui régissait le récit de la quête héroïque du colonisateur, l'Indien remplissait les fonctions d'opposant ou, au mieux, d'adjuvant ; on en retrouve une surabondance d'illustrations dans deux ouvrages de la collection « Cultures amérindiennes » pa-

rus chez HMH en 1979 : *Le « Sauvage » pendant la période héroïque de la Nouvelle-France (1534-1663) d'après les historiens canadiens-français des XIX^e et XX^e siècles*, de Donald B. Smith et *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec ou Comment les Québécois ne sont pas des sauvages*, de Sylvie Vincent et Bernard Arcand. Dans la même veine on pourrait mener une série d'analyses sémiologiques de la représentation des autochtones dans les récits des missionnaires : le résultat serait éminemment révélateur.

Heureusement, le métalangage ne se contente pas de débusquer la mythologie de notre discours culturel, il s'attache aussi à établir enfin le monde amérindien dans une histoire qui lui est propre. En ce sens, l'ouvrage de Keith Crowe, *Histoire des autochtones du Nord canadien* (HMH, 1979, Collection « Cultures amérindiennes »), est fondamental. Il m'a permis, par exemple, de situer certaines des missions du Père Guinard dans un ensemble significatif ou encore de mieux connaître les peuples auxquels appartiennent les groupes auprès de qui ce missionnaire a travaillé. J'y ai même trouvé l'explication précise de détails qui m'intriguaient dans *Notre silence a déjà trop duré*. Ainsi Thrasher fait allusion à un troupeau de rennes gardé par des Esquimaux ; il rapporte avoir rencontré un Lapon en traîneau tiré par un renne et avoir lui-même travaillé à conduire un troupeau de rennes. Avec la belle assurance que donne l'ignorance, je me disais : « Il fait sûrement erreur. Qu'est-ce que cette histoire de rennes et de Lapons dans l'Arctique canadien ? » Eh bien ! c'est l'*Histoire des autochtones* de Keith Crowe qui a éclairé ma lanterne mal ajustée.

Pour implanter de nouvelles activités dans l'Arctique, en 1921 la Compagnie de la Baie d'Hudson acheta un troupeau de rennes de Norvège, dans l'espoir que « les Inuit apprendraient à élever le renne et à s'en servir comme les Lapons » (K. Crowe, p. 147). Mais ce fut un échec : le troupeau, négligé, alla se mêler au caribou sauvage. Ironie de l'histoire, bien avant cette date le Père Guinard était intervenu auprès du premier ministre Taschereau en compagnie d'une délégation des chefs indiens du Saint-Maurice pour qu'on respectât

leurs territoires de chasse, car, devait-il expliquer aux politiciens, les Indiens trappent le castor de manière à en assurer la reproduction, de la même façon qu'un cultivateur exploite un troupeau domestique ou, aurait-il pu ajouter, les Lapons leurs troupeaux de rennes. Quoi qu'il en soit, en 1931 le gouvernement fédéral acheta un troupeau de 2370 rennes et chargea des Lapons de le conduire à Tuktoyaktuk, précisément là où habitait la famille de Thrasher. Keith Crowe ajoute que les Lapons s'établirent dans cette région du Delta du Mackenzie. Et voilà comment le récit recoupe l'histoire.

Une prise de parole

Face aux métalangages et au code mythique du discours culturel, l'autobiographie s'énonce comme un retour du vécu et comme une prise de parole des sujets. Chaque narrateur trame son récit comme une passerelle jetée sur le gouffre entre son passé et un avenir menacé. « J'écris ces mémoires pour obéir et aussi pour l'histoire, car, dans quelques années, il y a des rivières, des lacs et des missions dont il est parlé dans nos Annales qui ne pourront être localisés à cause de l'oubli et des nombreux barrages qui ont été construits depuis 30 ans », écrit le Père Guinard à la première page de son manuscrit. Dans sa prison de Spy Hill Anthony Thrasher, qui ne savait pas qu'il fallait mettre des points à la fin des phrases et des majuscules au début, s'explique : « Mon avocat, William Stilwell, m'a dit : « Tony, rappelle-toi tout ce que tu peux. » C'était une façon de passer le temps et aussi de m'éduquer. Et j'ai pensé qu'un jour peut-être mes écrits seraient lus par des enfants esquimaux : ils sauraient comment se garder d'aboutir comme moi dans une cage de Blancs. » De son côté le Chef Dan George entonne le chant du vieil Indien : « Si les légendes ne parlent plus, qui enseignera à nos enfants nos manières de faire ? (...) C'est devenu difficile de trouver quelqu'un qui vous écoute, mais tout le monde sait lire. Alors il nous faut écrire sur nos manières, nos croyances, nos coutumes et notre morale : dire comment nous voyons les choses, nos raisons et nos façons de vivre d'autrefois et comment nous vivons aujourd'hui. (...) Ainsi sera comblé le fossé qui sépare les

mœurs d'autrefois de celles d'aujourd'hui. »

Pour s'imposer comme présences individuelles, ces prises de parole auraient dû s'accomplir dans l'écriture. Mais, usant en quelque sorte d'une mesure de rétorsion, le discours culturel ne nous livre la parole autobiographique qu'à travers un langage second. Selon le témoignage de ses confrères, le Père Guinard était un conteur naturel ; pourtant, ses *Mémoires*, rédigés entre 1944 et 1946, ne paraissent aujourd'hui qu'après avoir été réécrits par Serge Bouchard. Adrien Thério dit ailleurs dans ce numéro de *Lettres québécoises* ce qu'il en est de ce geste injustifiable, à mon avis, mais bien dans la tradition des distorsions de textes qu'a connues notre histoire littéraire. Chez Thrasher et Dan George le brouillage n'en est pas moins réel pour être d'une autre nature. Ni l'un ni l'autre n'écrit dans sa langue, mais en anglais. En outre, le texte de Thrasher, qui avait la forme de pages éparses de journal, fut repris par Gerry Deagle et Alan Mettrick pour en faire une narration. Il m'est impossible d'imaginer ce qu'auraient pu être ces textes dans la langue de leur auteur. Quant à l'écart entre la langue de départ (elle-même étrangère par rapport aux auteurs) et la langue d'arrivée, par ailleurs agréablement lisible dans la traduction de Louis-Bertrand Raymond, je n'en ai d'autre indice que par la comparaison des titres : *My heart soars* de Dan George est devenu en français *De tout mon coeur* et Thrasher — *Skid Row Eskimo*, *Notre silence a déjà trop duré*. Chose certaine, sous l'emprise de langages seconds le sujet autobiographique s'est détaché de son écriture, pour n'être plus que le personnage de son récit.

Les *Mémoires* du Père Guinard remontent à sa première obéissance, au printemps de 1892, alors qu'il part de Hull pour se rendre chez les Cris de la Baie-James. Il y demeure jusqu'en 1898, passe une année à Montréal puis vient s'installer en Haute-Mauricie. En 1918 il passe sept mois dans la région de Hearst puis séjourne dans le Haut-Saint-Maurice jusqu'en 1940, alors qu'on le met à la retraite, à l'âge de 75 ans, mais bien contre son gré semble-t-il. Il a plus de quatre-vingts ans lorsqu'à la demande de ses Supérieurs il

entreprenant le récit de ses missions, évoquant avec une précision étonnante les lieux, les paysages et les personnes au moyen des détails les plus divers et d'anecdotes hautes en couleur.

Joseph-Étienne Guinard est homme de foi robuste et simple. C'est indéniable. Mais le surnaturel, sauf en ses formes les plus naïves, tient peu de place en ses *Mémoires*, et la prédication encore moins. Sans doute parce qu'à ses yeux cet aspect de sa vie va de soi. Du souvenir de ses cinquante années de voyages et de missions, on retient surtout son amour des Indiens et de la forêt.

« Mon rôle dans les missions, dit-il, ne s'est jamais résumé à prendre soin des âmes. » Il a vécu parmi les Amérindiens, il a partagé leurs pérégrinations et leur misère, il a travaillé à améliorer leurs conditions de vie et il a lutté contre les ravages et les spoliations qu'entraînait partout la présence des Blancs. C'est seulement face aux revendications souverainistes et à la volonté d'un retour aux religions ancestrales, de mouvements comme celui des Six-Nations, qu'il évoque la crédulité ou les exigences excessives des Indiens, car ce sont alors les valeurs fondamentales de son existence, sa foi et son amour des Indiens, qui sont mises en contradiction. Ce qu'il refuse, c'est de se percevoir comme allochtone, comme porteur de valeurs étrangères.

Si le Père Guinard parle de ses chers Indiens avec une sympathie qui prend appui sur le dévouement de toute une vie, Anthony Thrasher, lui, est un autochtone qui prend la parole après avoir vécu dans sa chair et dans son esprit l'agonie d'une civilisation. Son récit s'ouvre sur l'image des robes grises des religieuses catholiques traversant les champs glacés de la mission d'Aklavik dans l'après-midi crépusculaire de l'Arctique, comme des fantômes poussés par les vents du Nord. « C'était l'automne, pas encore l'hiver ; quand même, j'avais peur. » C'est son entrée à l'école, c'est le premier arrachement. Il a quitté son village de Paulatuk et sa famille regrou-

pant sous une grande tente les vingt et un enfants Thrasher. Dès lors s'amorce une inéluctable aliénation, hantée par un impossible retour à la vie de chasseur et de trappeur, à un mode de vie en accord avec la nature et avec les traditions de son peuple. À douze ans il quitte l'école des Soeurs : son père est atteint de paralysie, c'est le fils qui fera vivre la famille. À dix-sept ans son père le chasse de la maison : sa vie errante commence. Plus tard on lui offrira d'aller dans le Sud, à Edmonton, pour y apprendre le métier d'opérateur de machines lourdes. C'est là qu'il prend goût à l'alcool. Il reviendra dans le Nord mais pour y connaître l'ivrognerie, le chômage, les arrestations multiples pour désordre public et pour de nombreux autres délits, jusqu'à ce qu'il s'enfuit vers les villes de l'Ouest et l'errance de clochard alcoolique. Enfin on l'arrête pour un meurtre dont il affirme n'avoir jamais eu connaissance s'il l'a commis. Il est condamné à sept ans de réclusion et est incarcéré au pénitencier de Prince Albert puis à celui de Colombie-Britannique après un séjour au centre de détention William Head. Le livre prend fin alors qu'il est interné dans un hôpital psychiatrique pour criminels.

L'histoire d'Anthony Apakark Thrasher est celle d'une déchéance affreuse, mais en son propre sort l'auteur perçoit la déchéance de son peuple contaminé par la présence et les agissements des Blancs. « C'est comme ça qu'une race fière, silencieuse va mourir... mes frères et mes soeurs », dit-il à la fin de son récit. *Notre silence a déjà trop duré* est une confession pathétique mais aussi un acte d'accusation.

Dan George est l'antipode d'Anthony Thrasher. Il a été chef de la tribu Co-Salish de la Réserve Burrard en Colombie-Britannique. En 1960 il a fait ses débuts à la télévision, et depuis, il est devenu une vedette du cinéma américain. Mais il n'a pas oublié ses origines.

De tout mon coeur est moins un récit autobiographique qu'un discours moral à forme lyrique, dont le ton se rapproche de celui de *Citadelle*. Comme le locuteur de Saint-Exupéry, Dan George pourrait dire : « Je suis le chef. Je suis celui qui habite. » Puisant à son expérience des deux cultures qu'il a vécues, il propose aux siens une voie morale qui permettrait de préserver les valeurs ancestrales en s'adaptant au monde des Blancs. Sa sagesse s'inspire avant tout de la mémoire, la sienne et celle de son peuple dont il affirme qu'elle « plonge jusqu'au commencement de toutes choses ». Son livre, abondamment illustré par Helmut Hirschall, est une méditation qui tire davantage sa signification de l'ampleur de son rythme et de ses silences que de ce qu'elle dit.

**

De ces trois ouvrages à caractère autobiographique, si différents par leurs perspectives, sans doute pourrait-on extraire un montage de tous les passages qui se recoupent pour révéler certains aspects des cultures autochtones : la profonde affinité aux cycles et aux êtres de la nature, la morale du partage et de l'entraide, les valeurs de la docilité et du silence, la fidélité à la sagesse et aux connaissances transmises de génération en génération. Mais j'en retiens surtout le procès que chacun à sa façon fait d'une civilisation envahissante : la nôtre.

Sur la route qui longe la ligne DEW à Tuktoyaktuk il y a, paraît-il, un panneau qui dit : « Attention, traverse d'Esquimaux, conduisez lentement ». Peut-être faudrait-il peindre à l'endos du même panneau une autre affiche qui dirait : « Danger, passage de Blancs ».

Jean-Louis Major

1. Serge Bouchard, *Mémoires d'un simple missionnaire. Le père Joseph-Étienne Guinard, o.m.i., 1864-1965*, Ministère des Affaires culturelles, Collection « Civilisation du Québec », 242 pages.
2. Anthony Apakark Thrasher avec la collaboration de Gerard Deagle et d'Alan Mettrick, *Notre silence a déjà trop duré*, traduction de Louis-Bertrand Raymond, Éditions Bellarmin, 164 pages.
3. Le Chef Dan George, *De tout mon coeur*, traduction de Louis-Bertrand Raymond, dessins de Helmut Hirschall, Éditions Bellarmin, 95 pages.